

pecteur général de celle de Kourou-Tschechmé<sup>1</sup>. Il n'y avait pas d'imprimeries grecques dans l'Empire turc, mais défense n'était pas faite d'en établir : les Turcs n'étaient hostiles à l'imprimerie qu'en ce qui concerne la diffusion du Coran, qui ne devait sortir que de la plume pieuse du calligraphe, et non pas souillé par la presse profane et triviale d'une machine typographique<sup>2</sup>.

Mais la plupart des Grecs qui habitaient l'Empire turc, ou tiraient profit de son existence, comme princes, évêques, boïars, marchands, et répandaient la culture grecque, ne se faisaient aucune illusion qu'une autre vie aurait pu commencer pour leur nation que celle de protection et de miséricorde qu'aurait garantie un Sultan plus bienveillant envers eux que ses prédécesseurs.

Bien que le nombre des Grecs fût assez grand dans les pays roumains, des sociétés de cette espèce, pour la délivrance des Grecs, manquent complètement. Les princes du Danube surveillaient de plus près, ayant à leur disposition un territoire plus restreint et étant dénués de l'indifférence, parfois stupide, autrefois magnifique, du Turc à l'égard des intrigues qui se tissaient sous ses yeux. En politiciens orientaux de vocation et de métier, leurs ministres ne permettaient pas de pareilles associations; ils fermèrent, à l'époque de la Révolution française, qu'ils jugeaient contagieuse, même les cafés, où l'on pouvait parler sur trop de choses.

1. Rizo, loc. cit., pp. 53-54. Ses relations avec le professeur Benjamin, p. 65.

2. Cependant une imprimerie turque fut établie dans la deuxième moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Elle fut fondée par des aventuriers de l'Occident.